

A la galerie Ceysson & Bénétière - Wandhaff, Luxembourg /// Jusqu'au 7 mai 2022 /// Exposition : Salmon Rivers of the Maritime Provinces - FRANK STELLA



"Quand j'étais étudiant en histoire et histoire de l'art à l'Université de Princeton, il existait déjà ce débat pour savoir qui, de Franz Kline ou de Pierre Soulages, avait été le premier... J'étais assez au fait de la peinture européenne et nous avons aussi beaucoup vu à New York des artistes comme Vieira da Silva ou Zao Wou-Ki. Mais à l'époque, il faut se remémorer que tout le monde voulait être américain car cette peinture d'après-guerre, qui a même débuté dès 1935 quand les Européens sont arrivés ici, était tout en haut de l'échelle. Auparavant, les artistes regardaient de manière assidue Pablo Picasso, Henri Matisse, Joan Miró, Piet Mondrian, Kasimir Malevitch ou Vassily Kandinsky... et tentaient de poursuivre ce travail sans apparaître comme des copistes ou des suiveurs. Car la peinture américaine, et certains m'en voudront de dire cela, était alors un peu... provinciale. L'afflux des Européens émigrés a rendu les artistes d'ici motivés et ambitieux, puis tout s'est développé de manière admirable..." a-t-il expliqué un jour. Et d'ajouter ensuite ceci : *"Si je me réfère souvent au Caravage, c'est parce qu'un jour, au Musée du Capitole, à Rome, j'ai été confronté brutalement à l'une de ses toiles, son Saint Jean-Baptiste, et que cette rencontre a été déterminante dans ma réflexion. Je n'aimais pas ce tableau, j'ai voulu savoir pourquoi. Voilà comment a commencé mon histoire avec le Caravage, qui a été pour moi très instructive. J'éprouve pour lui une immense gratitude, pour toutes les voies qu'il a ouvertes..."* Avant de poursuivre ainsi : *"Mon travail est basé sur le fait que ce qui peut être vu est là. Il est réellement comme un objet. Ce que je veux que l'on trouve dans mes peintures et ce que je veux qu'il s'en échappe, c'est que l'on puisse tout voir sans confusion. Ce que l'on voit est Ce que l'on voit. La couleur possède sa propre substance picturale. L'art exclut le superflu, ce qui n'est pas nécessaire. La lumière c'est la vie. La seule chose que je souhaite que l'on tire de mes peintures et que j'en tire pour ma part, est que l'on puisse voir le tout sans confusion. Tout ce qui est à voir est ce que vous voyez."* Confrontant des volumes virtuels, des fictions picturales et des enchevêtrements faits de détails insaisissables, ses oeuvres livrent une tridimensionnalité fonctionnelle non physique n'obéissant pas à une mise en perspective. Evoquant des séquences scéniques dans le mariage de surfaces bosselées et de surfaces planes, elles conduisent à la lutte des émotions ambiguës et triviales navigant entre les bords, la paroi, le support, le point et la ligne tout en confirmant que l'oeuvre doit emprunter en quelque sorte un autre dehors. En effet, la démarche artistique de Frank Stella (Photo ci-dessus Crédit@DR) livre une invisibilité nécessaire au regard sous l'hypothèse d'un monde autre. Elle affirme l'envie de peindre la sensation devant les choses tout en prouvant que la forme se trouve dans le champ du monde. Le regardeur, appréciera ici, au coeur de cette exposition magistrale, ces travaux déplaçant la frontière fond-forme se trouvant visuellement gommée. Il fera face à ces neufs variantes sculpturales saisissantes - sous des dispositifs de suspension aux airs d'établissements - portant le nom d'un lieu-dit, d'une rivière ou d'un lac de la Gaspésie, cette région du Québec, terre des Algonquins, des Micmacs puis des Acadiens. Puis, constatera cette chasse à l'illusion en étant questionné par des atmosphères où le constraste figure-forme est aussi celui de la valeur. On aime tout particulièrement cette gestuelle marquée par la décantation du regard et cette construction de fictions associées à un illusionnisme spatial. L'image et la forme du canevas sont ici consubstantielles dans une conception sacrée de la peinture. Mais aussi cet aura et ce devenir contenu mêlant pouvoir de séduction et magie de la peinture en mesure de faire apparaître une chasse à l'illusion que l'artiste traquerait comme on traque un animal dans une lutte obsessionnelle ritualisée par un Melville ou un Hemingway. Et posant alors cette terrible question : Lorsque la peinture atteint sa réalité, le symbolique et la sauvagerie attenante peuvent-ils quitter l'homme ?